Épigraphie grecque et géographie historique du monde hellénique

**Institutions et épigraphie grecques d'époque
hellénistique et impériale**

Conférences de l'année 2013-2014

Thomas Corsten

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1697>

DOI : 10.4000/ashp.1697

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 64-66

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Thomas Corsten, « Institutions et épigraphie grecques d'époque hellénistique et impériale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 146 | 2015, mis en ligne le 29 septembre 2015, consulté le 07 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1697> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1697>

INSTITUTIONS ET ÉPIGRAPHIE GRECQUES D'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET IMPÉRIALE

Conférences de M. Thomas CORSTEN,
université de Vienne,
directeur d'études invité

I. Les inscriptions concernant la structure de l'« État épirote » jusqu'en 232 av. J.-C.

Jusqu'à il y a peu la *communis opinio* était que l'Épire hellénistique et même la Macédoine faisaient partie du groupe des États fédéraux grecs, en tant que « royaumes fédéraux » ou « États fédéraux monarchiques ». Pourtant, un examen soigneux et dépourvu d'a priori montre que les deux pays se sont développés d'une manière assez différente sans qu'aucun des deux finisse par être organisé selon un modèle fédéral. À partir du système de la symmachie hégémonique des Argéades à l'époque archaïque et classique, qui n'était pas très puissant, la Macédoine se développa en un royaume centralisé et puissant sous Philippe II. L'Épire, par contre, n'était un État ni à l'époque classique ni à l'époque hellénistique jusqu'en 232 av. J.-C., mais un symmachie hégémonique sous la domination des rois des Molosses. Certes, comme dans presque tous les États ou communautés politiques de la Grèce, on trouve en Macédoine et en Épire des éléments isolés également connus dans des États fédéraux, mais ils ne sont pas suffisants pour que l'on puisse appeler l'Épire et la Macédoine des « États fédéraux ». Quant à l'Épire, l'organisation politique au sein de la tribu des Molosses n'est pas claire, car on ne sait pas quel était le rôle des différents magistrats (*damiorgoi*, *synarchontes*, *hieromnamones*) qu'on trouve dans plusieurs listes. La théorie la plus récente, celle d'E. Meyer, *The Inscriptions of Dodona and a New History of Molossia* (Stuttgart 2013), veut voir en eux des représentants de tribus qui s'étaient alliées en une amphictyonie. Cependant, cela ne s'accorde pas bien avec le fait que les listes servaient à dater des décrets de nature politique, par ex. l'octroi de citoyenneté.

II. Un décret inédit de la cité d'Olbasa en Pisidie de l'an 182 av. J.-C. sur la reconnaissance des Niképhoria de Pergame

Olbasa se trouve dans une région de l'Asie Mineure, la Pisidie, dont l'histoire hellénistique est fort mal connue. Or, une inscription encore inédite et fragmentaire, qui, pour cette raison, résiste à une reconstitution complète, est un décret sur la reconnaissance des Niképhoria de Pergame en l'an 182 av. J.-C., qui démontre que les Olbaséens constituaient à cette époque une communauté non pas sujette, mais indépendante. Olbasa était sans doute déjà alors une cité selon un modèle grec, bien que, d'après le témoignage de l'inscription, elle ne dispose pas d'un Conseil, mais seulement d'une Assemblée (*dèmos*) qui semble souveraine. Les Olbaséens avaient comme

voisin un autre petit État libre, la principauté d'un dynaste nommé Sotas, semble-t-il d'origine grecque, qui est attesté dans une autre inscription publiée il y a quelques années seulement (*SEG* XLIV 1108). Quand plus tard, peut-être dans les années 140, ces deux États endurent des troubles causés par les Pisidiens, le dynaste soutint les habitants d'Olbasa, notamment en leur offrant refuge. Néanmoins, en dépit de leurs efforts, les deux États n'étaient pas suffisamment forts pour rester libres longtemps après la « Guerre pisidienne », et ils furent absorbés par le puissant royaume des Attalides, qui ainsi gagna le contrôle d'une route importante entre l'Anatolie et la côte sud de l'Asie Mineure. Le roi de Pergame installa ensuite Sotas, l'ancien dynaste et voisin d'Olbasa, comme gouverneur de cette dernière. Au même contexte appartient une troisième inscription fragmentaire hellénistique (N. P. Milner, *An Epigraphical Survey in the Kibyra-Olbasa Region conducted by A. S. Hall* [Oxford 1998] n° 145), qui était sans doute affichée, avec le nouveau décret, sur une sorte de « mur d'archive » à Olbasa et qui semble montrer que le roi accrut le territoire de la cité.

III. Une lettre impériale inédite d'Olbasa en Pisidie de l'an 195 apr. J.-C.

Une inscription inédite d'Olbasa est la partie inférieure d'un texte comprenant sans doute une pétition de paysans qui sur le territoire d'Olbasa étaient harcelés par des soldats romains s'écartant de la route publique. Tandis que la pétition est pour la plus grande partie perdue, la *subscriptio* de l'empereur Septime Sévère est conservée. Elle est datée par les consuls de l'an 195 apr. J.-C., (P. Iulius Scapula) Tertullus (Priscus) et (Q. Tineius) Clemens, et écrite en latin. L'empereur répète en quelques mots dans sa réponse la plainte des paysans, qui entre autres signalaient qu'ils avaient toujours payé leurs impôts à la cité – une indication qui n'est semble-t-il pas attestée dans les autres documents de cette sorte. Septime Sévère renvoie les plaignants, comme il arrive souvent, au proconsul de la province d'Asie, dont le nom est malheureusement presque complètement perdu. Le détail le plus important est que la ville depuis laquelle l'empereur répondit à la pétition, Nisibis, avait déjà reçu un nouveau nom, *Septimia* Nisibis, que nous rencontrons ici pour la première fois, car ce nom était jusque-là connu seulement par quelques monnaies de Macrin et de Philippe l'Arabe.

Dans le contexte de ces pétitions, c'est au règne conjoint de Marc Aurèle et Lucius Verus que l'on suggère d'attribuer une autre pétition de paysans sur un domaine impérial dans la région d'Alassos (aujourd'hui Karamanlı, à l'ouest d'Olbasa) datant de l'époque de deux empereurs. En effet, ce domaine était la possession d'une famille des Calpurnii dans la première moitié du II^e s., puis celle de la famille d'Ummidii à partir de 180 apr. J.-C. environ ; entretemps, les terres étaient devenues la propriété des Ummidii par un don de Marc Aurèle à sa nièce Faustina Ummidia Cornificia, après que ces terres eurent été confisquées aux Calpurnii.

IV. Inscriptions de l'époque impériale, pour la plupart inédites, portant sur la vie économique et religieuse de la Cibyratide

La richesse de la documentation épigraphique ainsi qu'archéologique en Cibyratide permet de reconstruire la vie économique et religieuse de l'époque impériale avec une précision et une clarté qui sont rarement possibles pour d'autres régions. Le

territoire de Kibyra était divisé en deux parties, qui sont *grosso modo* représentées par deux grandes vallées, l'une à l'est et au nord-est de Kibyra même, l'autre autour de l'ancien village d'Alassos. Elles étaient dominées par de grandes propriétés foncières privées et l'on peut supposer que le système économique était dans l'ensemble le même dans les deux. Pourtant, il y a quelques différences non négligeables. Par exemple, tandis que les propriétaires des terres près de Kibyra, surtout les Claudii, étaient présents dans la ville, ce n'était pas le cas pour les Calpurnii et les Ummidii qui possédaient les domaines à Alassos, car ils habitaient ailleurs et ne prenaient guère part à la vie sociale ni à Kibyra ni à Alassos. Ainsi, les fermiers à Alassos vendaient leurs produits non pas à Kibyra, mais sur leur marché qui servait à un échange local. Le pays était fertile, rendant les paysans suffisamment aisés pour qu'ils financent des festivités villageoises et la construction de temples. La production de la vallée de Kibyra, en revanche, était vendue, outre à la ville même, aussi à des *negotiatores*, qui avaient un réseau commercial très étroit et, semble-t-il, des représentants dans des villages mêmes. D'un point de vue religieux, la campagne paraît d'une part assez conservatrice : on vénérât les divinités indigènes ainsi que grecques (ou syncrétiques) et on construisait des temples pour eux, surtout au II^e s. et au III^e s. apr. J.-C., quand la chrétienté était déjà bien représentée en plusieurs régions d'Asie Mineure ; d'autre part, on était également prêt à accepter des dieux nouveaux, par exemple Zeus Héliopolitès.